

# **LIBÉRATION DE GRISELLES**

**(1<sup>ÈRE</sup> PARTIE)**

**JEAN RENAUD  
MARIE-LOUISE RENAUD**

*Ce document est la retranscription effectuée par Jean-Paul THIERRY en novembre 2011 d'un document dactylographié qu'il était difficile de mettre sur le site Histoire de Griselles.*

*La présentation initiale du document a été conservée.*

*Le plan a été scanné à partir du document d'origine. Les noms des communes et des hameaux ainsi que la légende ont été ressaisis.*

*Pour la version disponible sur le site internet, il a été réduit pour conserver une taille de fichier raisonnable.*

*Ce document a été écrit par M. Jean RENAUD (1914-1956) qui fut instituteur à Griselles de 1942 à 1956.*

*Il a été repris ultérieurement par Mme Reneaud et est paru en 1985 sous le titre :*

***C'était il y 40 ans - Libération de Griselles***

## **Avant-propos**

---

Ces souvenirs ont été écrits "à chaud", moins de deux mois après les événements. La haine des Allemands, qui avaient humilié, torturé, fusillé beaucoup de Français, était encore vivace. Cela explique certains mots ... certaines phrases.

---

Que ceux qui ont d'autres souvenirs sur la libération de Griselles, même de simples précisions, me le disent. J'irai chez eux, au besoin, pour les écouter et compléter cette petite brochure.

Marie-Louise RENEAUD



## 30 avril 1944 - Un avion américain abattu à Bois-le-Roi

---

Jusqu'en avril, rien de sensationnel ne se passe à Griselles. Le mystérieux avion de minuit moins vingt ne suscite même plus la curiosité : on s'y est habitué, comme on s'était habitué au passage des bombardiers, au papier argenté et aux tracts réconfortants de la R.A.F.

Mais le 30 avril 1944, vers midi (heure allemande, la seule officielle alors), par un beau dimanche ensoleillé, tout le Gâtinais assiste à un grand combat aérien, aux péripéties tragiques.

Au dessus de Griselles, les appareils de chasse, évoluant en rase motte à plus de 600 kilomètres à l'heure, se mitraillent et se canonent sans merci.

Près de la sauvagerie, deux avions se poursuivent à une allure folle, passent sous les fils de la ligne haute tension. Ils ne s'accrochent pas. Ils ne percutent pas. Chance ou virtuosité ?

Aux Chassins, madame et mademoiselle BARON, qui, du pas de leur porte, regardaient le combat, sont assez sérieusement blessées.

Soudain, un avion américain, à peine maître de sa direction, pique sur Bois-le-Roi. Train d'atterrissage rentré, rasant les toits, accrochant les hautes branches d'un noyer, hachant le sol avec les trois pales de son hélice, perdant sa queue contre un pommier, il va enfin percuter un mur qu'il défonce, pour ne s'arrêter qu'à vingt pas de la maison de madame Vincent.

Entendant ce tintamarre, la vieille femme sort sur le seuil de sa porte ... pour voir s'extraire d'un avion éventré ... un homme, de kaki habillé, un homme sain et sauf qui, tranquillement, pose son parachute et ses équipements au pied d'un arbre et qui lui dit dans un français approximatif : "*Moi, Américain ! ... Moi, partir ! ...*" Et délibérément, il ouvre la porte de la cour et disparaît en direction des bois.

Moins d'une heure après, la police allemande mystérieusement alertée, fouille partout, sans réussir à retrouver le rescapé ... "*Gross Victoire*" se réjouissent les Teutons, contemplant les restes du Curtiss P-40 ! ... un des plus modernes appareils de chasse de l'armée américaine.

L'appareil avait été touché par côté d'une balle de mitrailleuse ; les commandes avaient sans doute été détériorées, ce qui avait rendu l'atterrissage inévitable.

S'il faut en croire le petit dessin sur la carlingue, le Lieutenant Sommers qui le pilotait, avait à son actif l'attaque d'un train ! ...

---

## Les bombardements précurseurs de la Libération

---

Le débarquement tant attendu vint enfin le 6 juin. Très vite la nouvelle fut connue à Griselles, grâce à monsieur Lamote qui avait un poste d'écoute sur accumulateurs.

A quelques temps de là, dans la nuit très noire du 18 au 19 juin, un gros avion américain qui ravitaillait la Résistance, s'écrasait non loin de Griselles - au Pressoir, un hameau de Ferrières. A deux pas de là, la jeunesse dansait, clandestinement bien entendu. Au péril de leur vie, des jeunes gens réussirent à sortir deux blessés de l'appareil en flammes.

L'un mourut aussitôt. L'autre put être emmené à l'Hôpital de Montargis. Mais, amputé des deux jambes, il y succombait peu de temps après son arrivée.

Là encore, la Gestapo ne fut pas longue à apparaître. Il est vrai que cette fois, elle était sur les lieux. Ferrières depuis quelques jours hébergeait des gendarmes allemands. Pour échapper à leur curiosité, la jeunesse n'eut que le temps de se dissimuler dans les maisons voisines.

Fin juin, un soir, et au cours d'une bonne partie de la nuit, on vit passer à Griselles tout un convoi blindé allemand fort bien camouflé, qui essayait de gagner la Normandie. D'autres convois empruntèrent la route de Courtenay à Montargis.

Les admirateurs grisellois de la Wehrmacht s'extasiaient sur la puissance formidable de l'Armée allemande qui venait de mettre en service les terribles V1.

Le 25 juin - un dimanche matin - de Griselles, on vit distinctement des avions piquer sur Montargis. De très violentes explosions secouèrent dangereusement les vitres du village. Une heure après le départ des avions, à intervalles assez réguliers, on entendait encore de nouvelles explosions. On finit par savoir qu'il s'agissait d'un train d'essence et d'un train de munitions atteints à La Chaussée et à Saint-Firmin-des-Vignes.

Désormais, il ne se passa pour ainsi dire de jour sans qu'on entende mitrailler ou bombarder dans la région.

Le 2 juillet (autant qu'il me souvienne), un avion faisant partie d'une importante formation de gros appareils, se déleste de quelques bombes près du cimetière de Ferrières, sans dommage pour personne, heureusement.

Dans la nuit du 3 au 4 juillet, c'est un train de troupe qui est mitraillé près de la Cressonnière. Le 7 juillet au matin, le train de voyageurs allant à Paris est mitraillé à son tour, un peu avant Dordives.

---

## Deux victimes de la Gestapo

---

Le 9 juillet au petit matin, l'avion ravitailleur de la Résistance parachutait des caisses au-dessus de Paucourt. Malheureusement, elles seraient tombées en plein village. Une femme se serait empressée de filer à Montargis prévenir la Kommandantur. Quand le Maire - qui se trouvait dans une situation délicate - se serait décidé à téléphoner à "ces Messieurs", on lui aurait répondu : "*Nous savons. Une auto est déjà partie*".

De fait, la Gestapo ne tardait pas à arriver. Elle s'emparait du butin et organisait une battue. Comment se fait-il qu'elle se soit dirigée sur Griselles plutôt qu'ailleurs et qu'elle soit tombée tout juste sur la cabane de deux réfractaires, à 300 mètres au moins de la route, en plein taillis ? Le mystère n'est pas encore élucidé.

Ainsi, moins de deux heures après le coup de téléphone de Paucourt, Isquin, fils d'un cultivateur de Fontenay et Lakdar, prisonnier algérien évadé, étaient assassinés d'une balle dans la tête, dans leur cabane de branches, au Bois Clair.

Dans la matinée, on entendit encore quelques coups de feu. D'autres réfractaires furent-ils pourchassés ? C'est probable.

Vers minuit, on ramena à Griselles les corps des deux malheureux jeunes gens. On les laissa trois jours dans un bâtiment, à même le sol, comme des bêtes.

Le corps d'Isquin fut emmené par sa famille à Fontenay. Son père, arrêté par la Gestapo, fut déporté en Allemagne où il mourut - comme pour d'autres déportés. Lakdar fut enterré à 6 heures et demie du soir en cachette et en vitesse. Une vingtaine de personnes cependant, voyant passer le corbillard, accompagnèrent le pauvre Algérien à sa dernière demeure. A tout hasard, le Curé, que personne n'avait prévenu, récita la prière des Morts - cet Algérien pouvant après tout être chrétien !

Jamais pourtant la tombe de Lakdar ne manqua de fleurs. Une souscription ouverte par M. Daubry quelques jours après l'enterrement permit même de lui faire un modeste monument.

---

## La Résistance opère dans la région

---

Le 14 juillet, la radio française de Londres avait demandé aux patriotes de manifester par tous les moyens leur opposition à un ennemi et à un régime qui avait cru d'un trait de plume, pouvoir supprimer cette fête nationale. C'est pourquoi ce jour-là, dans les rues calmes du bourg, on put voir, ostensiblement endimanchés, se promener plusieurs personnes qui ne respectent pourtant pas toujours les fêtes chômées.

Le secrétaire de mairie se risqua même pendant une heure ou deux, à faire flotter le drapeau tricolore sur la maison municipale. Il est vrai qu'il avait eu le soin de le placer à la fenêtre d'un couloir commun à la mairie et au logement de l'instituteur et la prudence de s'éclipser de son bureau pendant une bonne partie de la "manifestation".

... A mesure que les jours passent et que, difficilement mais inexorablement, s'effectue l'avancée alliée en Normandie, on entend de plus en plus souvent parler de la Résistance. On sait qu'elle est particulièrement active dans l'Yonne ... Plus d'une fois même, le "Maquis" est venu à Courtenay ... Jamais encore pourtant il n'a opéré dans les environs immédiats de Griselles ...

Mais un beau jour, on apprend que les "terroristes" sont venus à Ferrières. Les armes à la main, ils ont intimés aux cultivateurs amenant leurs bêtes à la réquisition, l'ordre de retourner chez eux. Quelques rafales de mitraillettes eurent vite fait de convaincre également les envoyés de la Wehrmacht de l'inutilité de leur intervention... malheureusement un curieux fut mortellement atteint d'une balle dans le ventre et un cultivateur de Griselles, blessé à l'épaule.

Très peu de temps après, à Ferrières encore, nouvelle offensive de la Résistance qui s'empare d'un couple de collaborateurs notoires. Une heure ou deux après le coucher du soleil, ce jour-là, à Griselles, on put voir passer, dans des autos et des camionnettes d'emprunt, masque sur les yeux et mitraillettes braquées, les justiciers impitoyables.

Trois mois plus tard on retrouvait en pleine forêt, du côté de Champdonné, les cadavres des deux traîtres ...

---

## La guerre se rapproche de Griselles

---

Début août, la guerre se rapproche de Griselles. Les Américains ont percé en Bretagne. Attaques aériennes et sabotages se multiplient dans la région. Le 4 août, le pont de Dordives saute. Les Allemands le font réparer. Une fois de plus, la Résistance le détruit. Le 6 août, c'est la gare de Montargis qui est bombardée.

Dans la nuit du 7 au 8 août, les pétarades des motos et les signaux au sifflet se succèdent dans les chemins qui entourent le bourg. Dans le lointain, on entend des camions démarrer puis s'arrêter. Les Boches viennent-ils cerner le village et arrêter tous les hommes comme ils l'ont fait ailleurs ?

Le lendemain, on apprend enfin que tout un convoi de camions est camouflé dans la forêt, du côté des Usages. S'agit-il d'une avant-garde venue préparer la défense de la vallée du Loing ? S'agit-il de renforts envoyés à l'armée battue par les Américains en Bretagne ? Comme de juste, personne ne sait.

Dans l'après-midi du 6 août, une vague d'une vingtaine de chasseurs-bombardiers s'en prend à l'usine des goudrons de Châlette et au dépôt d'essence tout voisin. Sarabande infernale des avions dont les moteurs glapissent lorsqu'ils montent en chandelle. Éclatements assourdis des bombes. Épaisse fumée noire qui s'élève lentement dans l'air calme.

A la nuit tombée, le ciel est tout embrasé au sud-ouest de Griselles. Un immense incendie fait rage. Une partie de Châlette n'est-elle pas en train de brûler ?

Le 9 août après-midi, en allant à Montargis, j'eus l'occasion de voir les fameux camions boches passés dans la nuit de l'avant-veille à Griselles. Supérieurement camouflés avec des branches vertes et des filets, ils sont impeccablement alignés le long de la route d'Enfer. Un avion ne peut certes pas distinguer les véhicules tant ils font corps avec la forêt.

De la route d'Enfer à la route de Ferrières à La Chapelle, de chaque côté de la route de Montargis, il y a des Boches partout. Ils dorment pour la plupart. Mais ils ne sont pas assez nombreux pour faire penser à un fort détachement d'infanterie portée. De plus, ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'armement. En bref, il ne s'agit, semble-t-il, que de camions vides.

---

## Un grand espoir déçu

---

Où est donc la colonne fantôme américaine qui a percé en Bretagne et qui ne donne plus signe de vie depuis son passage dans la Sarthe ? Est-elle stoppée comme le prétendent certains ? Au contraire, a-t-elle continué son avance foudroyante comme d'autres l'affirment ? Est-elle à Tours ? A Chartres ? ou à Orléans ?

*"Elle était à Châteauneuf dans la matinée"* m'assure-t-on à Montargis le 9 août vers 14 heures 30. A Châlette, on est plus précis et plus affirmatif encore : *"A deux heures, nos libérateurs étaient à Bellegarde. La nouvelle est certaine : elle vient de la Poste"*. A Montargis, on prétend tenir les informations de la Sous-préfecture.

Quand on vient de voir un interminable convoi de tanks défilé sur la route de Paris, en route vers le nord, vers l'Allemagne, comment ne pas croire ces bonnes nouvelles qui semblent d'autant plus sûres qu'elles viennent de deux sources autorisées différentes ? D'ailleurs les soldats, fatigués, poussiéreux, abrutis, n'ont-ils pas l'allure de soldats vaincus en pleine retraite ? Les hommes, quand ils n'étaient pas anéantis sur leur siège, avaient l'air nerveux des bêtes traquées.

Je revois encore le mitrailleur, debout dans son char, les dents serrées, le doigt sur la détente, inspectant peureusement le ciel ... Je revois encore ce camion en panne immobilisant toute une colonne dans la rue Dorée. Les klaxons et les jurons fusent de toutes parts ; les officiers furibonds descendaient des voitures pour hâter le départ ... Je revois enfin les employés de la Reichbahn, tout de noir habillés, rassemblés par petits groupes sur l'avenue de la Gare, leurs maigres bagages à leurs pieds, attendant anxieusement un problématique camion.

Les Boches aussi, c'est visible, savent les Américains tout proches. Sans cesse des autos passent, bourrées d'officiers moroses, de femmes en sueur et d'innombrables paquets. A Montargis, tout le monde est persuadé que les Alliés sont à Ladon. Ils seront à Montargis vers 5 heures. Peut-être s'y battra-t-on, les Allemands ayant placé des tanks en haut de la Sirène et en ayant embusqué d'autres à le Demi-lune. Mais personne ne songe au danger. Tout le monde est dans les rues à jouir intensément du spectacle. Quelle joie et quelle vengeance aussi de voir nos vainqueurs provisoires repartir si précipitamment, si piteusement. Cependant, si on jubile intérieurement, on n'ose pas les narguer trop ouvertement et peut-être fait-on bien.

Pourtant 5 heures approchent et les Américains n'arrivent pas. Timidement quelques-uns font remarquer qu'on n'entend pas le canon, pour que l'aviation ne se montre pas. Mais des raisons péremptoires ont vite réduit au silence ceux qui d'ailleurs ne demandent pas mieux que d'avoir tort. Au poste de police de Châlette, un agent ne vient-il pas d'apprendre de la Sous-préfecture que l'avant-garde américaine a obliqué sur Gien. C'est pourquoi la libération de Montargis se trouve un peu retardée.

Que tous ces faits soient inexacts, c'est ce qu'une foule aux nerfs et aux sentiments exaspérés ne pouvait plus reconnaître, suggestionnée qu'elle était par ses désirs au point d'avoir perdu tout sens critique. Qu'il se trouve en quelque place importante et officielle (la Poste ou la Sous-préfecture par exemple), quelqu'un affirmant une nouvelle, serait-elle-même invraisemblable, et dans la soif de savoir, on la croira ... surtout s'il s'agit d'une

bonne nouvelle. Tous les anciens P.G. qui, au cours de leur captivité, ont entendu les bobards les plus formidables diront comme moi. D'ailleurs en cette soirée du 9 août est-il des moyens de contrôler ces informations extraordinaires ? la radio n'annonce que des nouvelles vieilles de deux jours au moins, le téléphone ne fonctionne plus et la circulation est interdite sur les routes empruntées par les convois allemands.

Toujours est-il que ce soir-là, quand on se coucha à Griselles, il n'était personne qui ne doutât de se réveillé libéré le lendemain.

Dans la nuit, on crut même que c'était arrivé. Des camions camouflés de branchages, escortés de motos piaffantes, arrivèrent dans le village, s'y arrêtèrent, en repartirent bientôt. De derrière les volets, à la faveur du clair de lune, on les observait prudemment. Mais il devint vite évident qu'il s'agissait là du convoi allemand de la forêt qui partait pour d'autres lieux. Et le lendemain, il fallut bien se rendre à l'évidence et déchanter : la bonne nouvelle colportée la veille par plus de 10 000 personnes n'était qu'un "*kolossa!*" bobard.

---

## La guerre à nos portes

---

A mesure que les jours passent et que les Américains s'approchent, l'aviation alliée intensifie son action. Le 10, le 11, le 12 et le 13, ce sont des bombardements dans les environs immédiats, notamment à Montargis et à Mignères. Aussi à Griselles, beaucoup de gens craignant le pire creusent-ils des tranchées dans les jardins ou étayent-ils solidement leurs caves.

Le 20 août est un beau dimanche tout ensoleillé. Comme de coutume, les bombes tombent dans le lointain. Dans la matinée, des Boches assez nombreux occupent les Fourneaux, interdisant à quiconque de quitter le hameau. Puis vers midi, ils disparaissent comme ils sont venus, sans s'être avancés jusqu'au bourg. Sans doute guettaient-ils le passage des "terroristes" ...

Mais les "terroristes" ne vinrent que le soir. *"Au début de l'après-midi", raconte Andrée Guillemain, 11 ans, "un gars de la Résistance a fait des flèches sur la place et barbouillé de goudron tous les poteaux indicateurs. Puis il a prié tout le monde de rentrer et de fermer ses volets car, disait-il, il y aurait "un coup" vers les 3 heures".*

Vers 5 heures, quatre avions volant bas surgissent brusquement à l'horizon. Ils tournent un instant au dessus de Griselles puis soudain l'un d'eux pique sur Bois-le-Roi et lâche une courte rafale de ses mitrailleuses, rafale que l'écho répercute sinistrement.

Quel objectif militaire se cache donc derrière les arbres de la vallée ? Un camion passe-t-il sur la route de Ferrières à La Selle-en-Hermois ? On ne tarde pas à savoir. Ce que l'aviateur a vu, c'est la batteuse de monsieur Destin, soigneusement bâchée et par conséquent non identifiable pour tout observateur aérien, qui l'a prise pour un tank.

Le tir n'a pas duré une seconde mais il a été singulièrement précis et la batteuse est littéralement hachée. Les balles ont tout traversé avec une ridicule facilité, notamment les jantes d'acier des roues, épaisses pourtant de plus d'un doigt.

Pendant ce temps, d'autres avions s'acharnent sur un convoi automobile qui passe sur la route de Courtenay à Montargis. A l'entrée de La Chapelle Saint-Sépulcre, ils incendient deux camions.

Le lendemain 21 août, monsieur Lamote, l'informateur clandestin de Griselles, annonce "qu'officiellement" les Américains sont à 40 kms de Montargis. Compte tenu du silence de sécurité, ils en sont certainement plus près. D'ailleurs, il n'est qu'à écouter le canon dans le lointain pour en être convaincu.

Vers midi, le facteur annonce avec certitude que les Américains sont à Nargis où les ponts ont sauté. Ils auraient même, dit-il, déjà franchi le Loing plus au nord - ce qui est exact.

---

## Une escarmouche malheureuse

---

Dans la soirée du 21 août, une colonne boche harassée arrive à La Selle-sur-le-Bied, venant de Courtenay. Elle s'enrichit de 45 vélos qu'elle vole mais elle perd ... trois traînards "récupérés" par la Résistance bien organisée par le docteur Thouveny et par l'instituteur, M. Marchenoir.

Vers 5 heures (heure allemande), une vingtaine de cyclistes allemands (l'avant-garde de la colonne) est signalée à Griselles. On a dit au chef du groupe 501, le lieutenant Fournillon, que les Boches avaient l'air de chercher à se rendre. La fameuse camionnette verte de la Résistance sort on ne sait d'où et la voilà partie à leur poursuite. La rencontre a lieu aux Joncs entre Griselles et Ferrières. En apercevant la camionnette, les Boches sautent précipitamment de vélo. Les uns lèvent les bras ; les autres se réfugient dans la ferme, dans les hangars, derrière les grumes éparses dans la cour ; plusieurs s'abritent dans une tranchée que le fermier avait creusée là contre les bombardements aériens.

Les cyclistes de la Wehrmacht ont l'avantage du nombre et de la situation. C'est sans doute ce qui les incite, non à se rendre, mais à combattre. Les coups de fusil claquent, les mitraillettes crépitent. Du village, on entend fort bien la fusillade.

Malheureusement, monsieur Lallemand, mécanicien à Pers, enrôlé depuis deux jours seulement dans la Résistance active, est tué dans le combat. Deux de ses camarades sont blessés. Les Boches, selon leur habitude, avaient tiré à balles explosives. Un F.F.I., ancien légionnaire, un "dur" à la poitrine criblée d'éclats mais il ne lâche pas sa mitraillette et malgré la souffrance continue à tirer, protégeant ainsi ses camarades qui, leur coup manqué, se hâtent de remonter dans la camionnette. Quant aux Boches, ils auraient eu deux ou trois blessés, dont un serait mort par la suite.

Un moment après le dramatique accrochage, le lieutenant Fournillon (lieutenant Claude dans la Résistance) amenait son blessé le plus sérieux chez monsieur Canault, un fermier du bourg, à qui il tint à peu près ce langage : "*Vous êtes Français ! Lui aussi. Cachez-le. Soignez-le. On l'emmènera à l'hôpital dès qu'on pourra*".

Le soir très tard, il fut en effet conduit à Montargis. Les gendarmes, fort crânement, avaient fait un certificat disant qu'il s'agissait d'un cultivateur blessé accidentellement au cours de la fusillade. Pourtant entre Ferrières et Montargis, l'auto de madame Fournillon, ancienne infirmière de Paris (fort heureusement en tenue d'infirmière), fut plusieurs fois arrêtée et soupçonneusement fouillée.

Finalement, le blessé arriva à l'hôpital. La blessure ne paraissait pas sérieuse. Mais elle avait été faite avec une balle explosive et le malheureux mourut une dizaine de jours plus tard, dans d'horribles souffrances.

---

## "Une division sur tombereaux"

---

Il n'y avait pas une heure que le blessé de l'escarmouche des Joncs était chez monsieur Canault qu'on signalait une forte colonne d'infanterie venant de La Selle-sur-le-Bied. Ce fut bien là le plus invraisemblable détachement qu'on ait jamais pu voir - un "détachement sur charrettes" comme dira Jeanine Ezano, 11 ans.

Des fenêtres de mon grenier, j'apercevais fort bien, à hauteur du Chemin des Ormes, les hommes et les bêtes qui se traînaient péniblement sur la route, s'arrêtaient, repartaient, visiblement exténués.

Lentement tout de même, les soldats s'approchaient. Les uns étaient dans des tombereaux ; d'autres à bicyclette, la plupart à pied. Mais beaucoup avaient enlevé leurs bottes et marchaient pieds nus sur le goudron mouillé. Une antique calèche complétait ce convoi disparate.

Les Boches, trempés jusqu'aux os - car une pluie fine s'était mise à tomber -, harassés, rendus, vidés, à peine arrivés dans le village, pénétraient partout et se laissaient lourdement tomber sur le sol. Il en entra une cinquantaine dans la classe, autant chez monsieur Canault qui tremblait de les voir découvrir le blessé qu'il cachait dans sa chambre, dans son lit, au péril de sa vie.

Mais les Boches n'avaient pas l'intention de rester : ils faisaient simplement la grand'halte. Leur repas fut maigre : des pommes de terre bouillies, des conserves dont quelques boîtes d'authentique *corned-beef* en provenance du Brésil et des vieux stocks de l'ex-zone libre très probablement.

J'essayai de faire parler un soldat isolé - un seul - car chacun sait que si l'on peut tirer quelque chose d'un Allemand, il est impossible d'arracher la moindre confiance de deux Boches réunis. Mais un *feldwebel* soupçonneux vint interrompre une conversation qui devenait intéressante. Tout ce que je pus savoir, c'est qu'ils venaient des environs de Marseille, de Martigues exactement. Ils venaient de faire une longue étape à pied et ils étaient très fatigués.

Un peu avant la tombée de la nuit, des coups de sifflets retentissent. C'est le signal du départ - départ accueilli par tous et par monsieur Canault en particulier, avec le soupir de soulagement qu'on imagine.

Tant bien que mal, les groupes se reforment. Un soldat exténué voudrait se cacher chez madame Clément mais n'y réussit pas. A la nuit tombante, la colonne forte de 500 hommes peut-être disparaît en direction de Ferrières à la satisfaction générale. Tous les soldats semblent marcher sur des épingles. Au cours de la nuit, d'autres troupes sont passées, des artilleurs notamment.

---

## 22 août - les Américains à Bois-le-Roi

---

Dans la matinée du 22 août, on entend d'assez fortes explosions à l'est, au sud-est et au sud-ouest de Griselles.

Au début de l'après-midi, le fils du docteur Thouveny, de La Selle-sur-le-Bied, m'affirme avoir vu des Américains à Bransles. Nos Alliés ne musaient pas. Dans l'après-midi, selon Jean Fleury, 12 ans, ils étaient à Pers où ils faisaient 20 prisonniers ; puis il prenaient 25 Boches à Loince, en tuaient 3 dans les Bois du Pin avant de faire leur entrée à La Selle-sur-le-Bied.

A Griselles , on ne doute toujours de rien. Il est vrai qu'on est loin de s'attendre à être libéré par des Américains venant ... de Sens !

Dans l'après-midi, j'avais bien remarqué deux avions aux longues ailes de rapace qui planaient lentement au dessus de La Selle ou de Courtemaux . Vers 16 heures (heure allemande), un de ces mystérieux avions vint minutieusement inspecter la vallée de la Cléry jusqu'à Corbelin. Il n'a pas la croix noire allemande. Mais son train d'atterrissage sorti, il ressemble tellement aux *Fieseler* de 1940 - les exaspérantes "sauterelles" de si triste mémoire - que je le prends néanmoins pour un avion boche d'observation.

Vers 17 heures 30, entendant un roulement suspect du côté de Bois-le-Roi, je monte au grenier (qui constitue un observatoire de choix). Et quel n'est pas mon étonnement de voir passer de nombreux véhicules à l'avant tout rouge. Certains s'arrêtent en pleins champs. Et sans cesse il en arrive de nouveaux. La colonne boche de la veille nous ayant montré la pénurie criante de la Wehrmacht en véhicules motorisés, il ne peut s'agir que des Américains? Au grenier où de nombreux voisins sont venus nous rejoindre, les avis ne sont pas unanimes. A la jumelle, l'uniforme des soldats ne paraît-il pas verdâtre alors qu'on s'attendait à voire les Américains en kaki.

Jusque vers 19 heures, on reste perplexe et intrigué, d'autant plus que le Bois-le-Roi, le canon s'est mis à tirer sur on ne sait quels objectifs. Heureusement, monsieur le Baron de Maistre, tout souriant, vint dissiper les doutes. Il s'agit bien des Américains. Il leur a parlé. Ils sont chez lui, dans le parc du château.

Alors la joie est indescriptible. Jamais les gens de Griselles n'ont été aussi expansifs. Sans perdre un instant, une bonne partie de la population du bourg se dirige vers Bois-le-Roi : on veut voir les Américains !

Passé le petit bois, après le terrain de gymnastique, on aperçoit soudain un énorme char admirablement camouflé sous un filet couleur de buisson. Mais ... ce sont deux Boches qui tournent autour ! Deux Boches "vert-de-gris" au casque bien reconnaissable !

Il y a un moment de flottement dans le groupe de curieux qui s'approchent. Mais on surmonte vite cette mauvaise impression. On avance et on reconnaît enfin l'étoile blanche du char. Les hommes ne sont pas tout-à-fait *feldgrau* ; le casque, lui aussi diffère un peu du casque allemand. Mais à cent mètres, on peut s'y tromper.

Je bavarde un moment avec les Américains. On admire leur pelle-pioche vraiment très pratique. On admire aussi leur roulante. C'est une véritable cuisine minuscule installée

dans un gros camion, avec fourneau émaillé fonctionnant à l'essence et tonne à eau en remorque. C'est propre. C'est pratique. Ça ne sent pas l'armée mais le camping.

Du haut de mon 'observatoire', je n'avais vu qu'en gros l'arrivée de nos libérateurs. Écoutons plutôt les impressions pleines de fraîcheur et de naïveté d'enfants mieux placés que moi pour les voir - impressions recueillies tout juste un mois après les événements.

C'est Lydie Fort (11 ans) qui nous dit : *"Vers 3 heures (heure allemande), je me trouvais au Ménillet avec mon grand-père, ma grand-mère, mademoiselle Loison et monsieur Gautier. Tous à coup, sur la route de La Selle, on voit arriver des autos avec deux ou trois soldats dedans. Mon grand-père s'écrie : "C'est pourtant pas des Boches !". Avec monsieur Gautier, il s'approche. Ma grand-mère, mademoiselle Loison et moi, nous suivons doucement par derrière. Mon grand-père nous appelle : "C'est des Américains". On voulait leur causer mais ils n'avaient pas le temps car ils écoutaient la radio. Aussitôt après, des camions, des autos, des tanks sont arrivés à Bois-le-Roi et se sont éparpillés dans les champs"*.

Hélène Pépin (13 ans), bien placée elle aussi pour voir, remarque dans la deuxième auto *"un Américain qui a montré le drapeau bleu, blanc, rouge"*. Madeleine Deloince (11 ans) note : *"Une dizaine de voitures débouchent de la route de La Selle. Bientôt, tout le monde accourt avec des fleurs, des bouteilles de vin, de cidre. On se presse pour leur serrer les mains. On est fou de joie. Un moment après, arrive encore un groupe de véhicules de toutes sortes : autos, auto-mitrailleuses, tanks, canons, ambulances"*.

Sans perdre de temps, les Américains prennent position. *"Ils ont 8 canons en batterie"* remarque André Clément (11 ans), *"du 155 court"* précise Mauricette Bille (11 ans) dont le père a dû être artilleur. *"Il y a des mitraillettes quadruplées contre avion"* ajoute-t-elle *"et près de toutes les pièces, il y a la radio"*. Dans le champ de monsieur Rousseau, remarque Lydia Fort, *"ils y avaient des mitrailleuses et des canons anti-chars"*.

Mais toute la colonne américaine ne s'installe pas à Bois-le-Roi. Un détachement va vers Paucourt où un combat meurtrier aura lieu.

A Bois-le-Roi, il reste de 800 à 1 000 hommes, peut-être plus, peut-être moins, car à ce sujet les dires varient beaucoup. Mais tout le monde est d'accord pour reconnaître l'abondance et la puissance du matériel.

Les pièces d'artillerie étaient à peine installées qu'elles se sont mises à tirer, sur Montargis prétendent certains, sur Puy-la-Laude affirment d'autres, à moins que ce ne soit Paucourt. *"Il y avait des canons braqués devant chez nous"* raconte Lydia Fort *"et quand les obus partaient, cela faisait remuer toute la maison. Cela nous faisait sauter et nous soufflait par tout le corps"*.

Vers 19 heures (heure allemande), le tir s'arrête.

Mais pendant qu'à Bois-le-Roi et même à Griselles, on est tout à la joie de la libération, à Corbelin, on ne s'amuse guère. Vers 20 heures, toute une colonne d'artillerie allemande venant de Ferrières a débouché dans le hameau. Les Boches craignant l'espionnage obligent les gens à rester terrés chez eux. *"A la petite nuit"*, précise Lydia Fort, *"une femme est pourtant venue trouver les Américains à Bois-le-Roi et leur a dit qu'il y avait beaucoup de Boches qui arrivaient près de Corbelin"*. *"Le petit avion est parti pour voir"*

*mais il est reçu à coups de mitrailleuses"* raconte Madeleine Deloince et ajoute-telle *"l'observateur est touché"*.

Au début de la nuit, la Résistance va faire une patrouille un peu au-delà du moulin des Aulnes mais elle ne voit rien. Moi-même, je suis passé au moulin vers 20 heures 30 ou 21 heures, en compagnie de plusieurs personnes et nous n'avons rien remarqué. Pourtant quelques heures plus tard, un motocycliste - le seul peut-être de la colonne américaine - sera fait prisonnier au Liard. Il réussira peu après à s'échapper en sautant sur le cheval d'une de ses gardiens.

C'est du moins ce qu'on m'a raconté.

La nuit est assez calme. Les Américains jusqu'à minuit environ tirent quelques coups de canons de harcèlement, sans qu'on puisse savoir sur quel objectif. Mais à en croire Jeannine Ezanno (11 ans), toute la nuit des patrouilles se sont accrochées du côté de Corbelin où l'on *"entend le bruit des mitraillettes et des grenades"*.

Une auto-mitrailleuse est envoyée en reconnaissance, mais elle est touchée de plein fouet par un obus. Les deux occupants sont déchiquetés et on aurait retrouvé une main à plusieurs centaines de mètres de la voiture. L'un d'eux dont on a rapporté les papiers à la mairie s'appelait Sadowski.

Les Allemands n'auront pas plus de chance avec une voiture tous terrains qui est incendiée près de la Croix Duvais. Quand on l'amena dans le parc de monsieur de Maistre, elle était pleine de sang.

---

## La bataille de Corbelin

---

Vers 8 heures le 23 août, comme je me préparais à aller rendre visite aux Américains, Maurice Chataigné, un de mes amis d'enfance, employé à la gare de Fontenay et résistant actif de la première heure, vient me dire bonjour et m'apprendre qu'il n'y a plus un Allemand dans Ferrières et pas davantage entre Ferrières et le bourg de Griselles. Aussi avec plusieurs voisins dont MM. Besnard, Raymond Lachaussée et Bordeaux, partons-nous pour Bois-le-Roi.

Comme nous arrivons sur les ponts, nous voyons venir à nous une Jeep portant sur le capot l'insigne de la Croix-Rouge. Cordial salut de la main, l'index et le majeur formant le V de la victoire. Et la conversation s'engage, non sans que les deux infirmiers motorisés ne se soient informés de la signification de l'uniforme de Maurice Chataigné. Ils cherchent deux de leurs camarades disparus au cours d'une patrouille nocturne et vraisemblablement, croient-ils, blessés ou tués. Ils espéraient les trouver au village ou tout au moins en avoir des nouvelles. Mais ils ne sont pas dans le bourg et la Jeep fait demi-tour.

L'État-major se tient au Ménéillet. En nous y rendant, nous pouvons voir les fusils des fantassins, aux chargeurs de 15 cartouches. Le canon semble avoir été foré dans un bloc d'acier à peine dégrossi. Un peu plus loin, des soldats se rasent tranquillement. D'autres, derrière leurs camions admirablement camouflés, déjeunent copieusement. Rien ne manque à ces diables d'Américains ; ce qui ne les avait pas empêchés, remarque M. Balança, "*d'aller dans les maisons chercher des œufs et des tomates dont ils sont très friands*" et même aussi du vin. Sur une lampe à alcool, ou à essence, ils se font cuire des œufs sur le plat. Visiblement le "goutte" qu'on leur offre leur fait plaisir, et certainement c'est par dilection autant que par politesse qu'à tour de rôle, ils s'empressent d'en avaler une bonne lampée.

Un peu plus loin encore, des noirs forment un groupe soigneusement distincts des groupes de blancs, le préjugé de la race et des couleurs étant presque aussi fort aux U.S.A. qu'en Allemagne.

---

## L'affaire de Corbelin

---

Vers dix heures moins dix, les soldats nous prient poliment de ne pas rester davantage autour d'eux car la bataille va commencer, ce qui nous étonne un peu car nous ignorons encore la présence des Allemands à Corbelin. Comme la veille, nous revenons par le moulin des Aulnes. Nous n'étions pas à Courvilaine que le canon se met à tonner.

Un Allemand ne voulant pas combattre a essayé de casser un fusil, raconte Élisabeth Formond, mais le chef a chargé sa mitraillette et il ne l'a pas fait.

L'avion d'observation a pris l'air et dirige les coups. Le tir est d'une précision remarquable. Des canons allemands sont touchés en plein. Des voitures de tous genres sont également démolies et leurs chevaux tués ou blessés.

Les obus tombent particulièrement dru près du Pavillon où, semble-t-il, se trouve le gros des forces allemands. Un autre échelon, sans doute en réserve, se tient sous des noyers à l'ouest de Corbelin.

Par suite de la précision du tir, les dégâts causés aux objectifs civils sont particulièrement faibles, compte tenu du nombre des obus tirés (une centaine environ). Deux maisons seulement sont sérieusement endommagées.

Par miracle, aucun civil n'a été blessé. Il est vrai que chacun avait pris ces précautions. Vers 9 heures, sept ou huit personnes avaient réussi à quitter le hameau et à se réfugier à Maison-Rouge en passant par les Chassins. D'autres, tels les Legros s'étaient réfugiés dans les marnières, en compagnie de soldats prussiens peu pressés d'aller tâter des armes américaines et d'un prisonnier yankee qui attendait flegmatiquement une libération pour lui certaine.

Dès les premiers obus, les gens qui étaient restés à Corbelin descendent à la cave où des Boches ne tardent pas à les rejoindre, quand ils ne les ont pas précédés. C'est ainsi que monsieur Noret et sa famille se sont trouvés cloîtrés pendant plusieurs heures dans leur cave en compagnie d'une dizaine d'Allemands peu rassurés.

Jeannine Ezanno (11 ans) raconte qu'à la Boismillerie lorsque les obus tombaient, on entendit des éclats "*dérouter sur le toit de la maison*". Elle est sortie à la fin de la première rafale. "*Le bois en face*", dit-elle encore, "*était encore tout enfumé*".

Les Allemands ripostèrent timidement au tir concentré et terriblement précis des Américains. Ils envoyèrent sur le château de la Fontaine deux obus qui ne causèrent aucun dégât.

Pendant trois heures, on se battit à Corbelin avec des périodes d'accalmie relative. L'artillerie d'abord, les tanks ensuite eurent d'ailleurs assez vite raison des principaux centres de résistance.

Mais il restait encore quelques groupes assez importants qui continuaient à se battre courageusement. Ils essayèrent même de se replier vers le bourg et vers les Chassins. Mais ils furent reçus par les F.F.I. du groupe 501 sous les ordres de M. Fournillon de

Ferrières (le lieutenant Claude dans le Maquis). Les F.F.I. étaient des poignées, une douzaine au plus, mais bien placées pour empêcher un mouvement tournant de l'ennemi. Un long moment, les mitraillettes crépitèrent dans les anciennes carrières situées entre la route de Chassins et la route de Corbelin.

Les Boches, chassés de Corbelin par le feu meurtrier des Américains, bloqués à l'entrée de Griselles par le tir des armes automatiques des F.F.I., démoralisés par plusieurs jours de marches forcées et sans doute aussi par la chaude affaire de Paucourt (à laquelle la plupart, sinon tous, avaient participé la veille), voyant enfin l'inutilité désormais certaine de leurs efforts, se rendirent en masse, même aux F.F.I. qu'ils redoutaient pourtant terriblement.

Tous cependant ne se rendirent pas. Certains se réfugièrent dans les bois touffus qui bordent la Cléry entre le pont du Gril et le Grand Crachis. D'autres se replièrent par le Bois-Clair en direction de la ferme de Bel-Air et ce n'étaient sans doute pas les moins résolus. Ils avaient emmené un mortier et les deux soirs suivants, ils ont tirés quelques coups, pour que les égarés en forêt puissent les rejoindre.

---

## Rôle de la Résistance dans la libération de Griselles

---

On ne saurait trop insister sur le rôle joué par le F.F.I. dans la libération de Griselles, rôle reconnu par le Général américain commandant le secteur, dans un ordre du jour élogieux adressé spécialement au groupe 501, groupe qui on s'en souvient avait été durement éprouvé peu de temps auparavant. N'avait-il pas eu rien qu'à Griselles, deux tués le 9 juillet et deux autres le 21 août ?

Sans les F.F.I., les Allemands pouvaient aisément se rabattre sur Griselles, peut-être s'y retrancher vu la situation dominante du village. Avec leur artillerie, les Américains n'auraient probablement pas hésité à les déloger, au grand dam des maisons et des civils.

Entre deux escarmouches, le Lieutenant Claude décide de faire pavoiser la mairie. "*Cela, dit-il, prouvera à l'observateur qui de son avion surveille la bataille, que le bourg n'est pas occupé par les Boches*".

Les drapeaux américains et anglais réparés et reteints par ma femme plus d'une semaine auparavant et camouflés sous le toit du bûcher de l'école, sont sortis de leur cachette ainsi qu'un drapeau français orné d'une belle croix de Lorraine. Un instant après, les couleurs alliées flottent joyeusement sur le bâtiment municipal.

---

## Les prisonniers Allemands

---

Vers les 11 heures 30, alors que la fusillade faisait encore rage à Corbelin, on voit arriver à l'école des garçons, neuf prisonniers, tout penauds. Parmi eux, se trouve un Polonais, un vrai et non un de ces soi-disant Polonais ou soi-disant Tchèques comme on en trouvait tant parmi tous les prisonniers boches. Il avait été enrôlé de force dans la Wehrmacht. Le lieutenant Fournillon lui offre de prendre les armes contre ses anciens maîtres. Il accepte avec empressement. Quelques instants après, ayant troqué la tenue *feldgrau* contre un chandail kaki et un treillis bleu de l'armée française, il est prêt à partir avec les F.F.I. confiants dans leur nouvelle recrue.

Les prisonniers sont conduits sous le préau de l'école où la fouille a lieu, sommaire. Les Boches paraissent nerveux. Il est vrai que la fusillade semble se rapprocher. Leurs camarades tentent-ils en force l'assaut du village ? Par prudence, je fais évacuer les prisonniers dans la cave de madame Huguet. Là, il sera plus facile de réprimer toute éventuelle tentative d'évasion.

Mais cette fusillade n'était qu'un des derniers épisodes de la résistance sérieuse des Allemands et leur dernier espoir d'échapper à l'étreinte des Américains et des F.F.I. Des drapeaux, des cocardes et ses rubans tricolores sortent d'un peu partout. La rue s'anime et la joie déborde de tous les cœurs à mesure que les coups de feu s'espacent. Cette fois, on est libérés.

Vers 12 heures 30, sept autres prisonniers arrivent devant la mairie. L'un d'eux conduit une belle petite jument. *"On voyait, remarque Andrée Guillemain (11 ans), que ça lui faisait de la peine de la quitter"*.

Mais il est impossible d'héberger ces nouveaux venus dans la cave de madame Huguet. On pense alors au local où on remise le corbillard. Tous les prisonniers sont donc rassemblés et conduits devant la porte du bâtiment. On leur fait sortir la funèbre voiture. Croyant leur dernière heure arrivée, les Boches sont devenus tout pâles. Ils échangent entre eux quelques paroles certainement peu rassurées. Ne sont-ils pas gardés par des F.F.I. ? De ces F.F.I. qu'ils n'hésitaient pas, eux, à martyriser avant de les tuer, lorsqu'ils les faisaient prisonniers ? Pour eux, l'heure de l'expiation n'a-t-elle pas sonné ?

Mais les Français ne tardent pas à rassurer les prisonniers. Ils poussent même la complaisance et l'humanité jusqu'à leur apporter des bancs pour s'asseoir, de l'eau pour boire et même du pain pour manger. J'ai été prisonnier des Boches et bien d'autres avec moi. En est-il un qui ait été traité ainsi en mai ou juin 1940 ?

Quoi qu'ait pu en prétendre la propagande allemande, les "nazis corrects" sont encore loin d'être civilisés.

Vers 13 heures, arrivent quatre nouveaux prisonniers, soutenant un blessé sérieusement touché à la poitrine. Le lieutenant Fournillon le fait conduire au poste de secours américain de La Selle-sur-le-Bied. On l'emmènera ensuite à l'hôpital divisionnaire de Château-Landon, très bien installé sous des tentes.

Par petits groupes, les prisonniers continuent à arriver, emplissant peu à peu le bâtiment du corbillard.

Vers 13 heures 30, monsieur Lamote, notre informateur qui n'est plus clandestin, annonce la libération de Paris par les Forces Françaises de l'Intérieur. Déjà, quelques jours auparavant, les F.F.I. avaient libéré Toulouse. Après avoir délivré Toulon et Marseille, l'armée du Général Delattre de Tassigny remonte à toute allure la vallée du Rhône, chasse l'ennemi d'Avignon puis de Lyon. Les Boches à qui on apprend toutes ces nouvelles haussent les épaules avec incrédulité. Ils ne peuvent croire à un écrasement si complet et si rapide.

Dans la soirée, une Jeep s'arrête devant la mairie. C'est la première que l'on voit dans le bourg. Aussi les Américains sont-ils particulièrement fêtés.

Puis vers 16 heures 30, un camion vient chercher les prisonniers. On en compte 34. Ils y sont empilés comme des sardines en boîtes, les mains sur le tête. Une automitrailleuse suit le camion qui part en direction de La Selle-sur-le-Bied. De Bois-le-Roi, les emmènent aussi huit pleins camions de prisonniers.

On peut donc sans risque d'exagération évaluer à 300 environ le nombre de prisonniers faits aux alentours de Corbelin dans la seule journée du 23 août.

J'ignore si les Américains ont pris des officiers mais le plus haut en grade des prisonniers faits pas le F.F.I. était un *fedwebel*, tout au moins en apparence. J'ignore enfin quel était l'effectif allemand engagé dans l'affaire de Corbelin mais étant donné les bagages, les roulantes et les canons pris sur le champ de bataille, on peut l'évaluer à un bataillon environ, un bataillon à effectif sans doute réduit.

En conséquence, il me semble donc que 100 à 150 hommes tout au plus aient pu réussir à s'échapper de Corbelin.

---

## Un prisonnier Russe

---

A 17 heures, la jeunesse se pendit aux cloches de l'église, et pendant plus d'un quart d'heure, un carillon endiablé annonça à tous les échos la nouvelle de la libération de Griselles.

Un moment après, on amène à l'école un nouveau prisonnier, tout pâle et tout défait. Que n'a-t-on pas dû lui dire de la sauvagerie des "terroristes" ? Le malheureux tremble de tous ces membres : certainement il croit sa dernière heure arrivée. Désespérément, il refuse toute boisson et toute nourriture et s'affale sur une botte de paille. Son âge ? 40 ans ? 50 ans peut-être.

Il réussit toutefois à faire comprendre qu'il est Russe. Le lieutenant Claude envoie chercher monsieur Sloutchevski, un Russe résidant dans le bourg et une émouvante conversation s'engage.

Encore tout tremblant, le pauvre diable raconte sa lamentable histoire. Fait prisonnier près de Leningrad en août 1941, il a connu la misère et la faim dans des camps nazis. En 1942, pour échapper à la mort lente par la famine, il s'est laissé engager dans un bataillon de la Légion étrangère allemande. Mais les Boches eurent vite compris qu'ils n'avaient pas recruté là des soldats bien ardents. Aussi se hâtèrent-ils de dissoudre les bataillons russes et de les diluer dans des régiments de la Wehrmacht. Les hommes de l'Armée Rouge furent alors employés comme conducteurs et leurs armes leur furent retirées. Sans cesse, ils étaient surveillés par de vrais et purs Allemands. Ainsi, bien que notre prisonnier ait eu dans sa compagnie quatre de ses compatriotes, il ne pouvait leur parler sans qu'un Boche soupçonneux ne vint brutalement interrompre leur conversation.

Le lieutenant Claude, en quelques paroles, rassure le malheureux et lui montre toute la différence qui existe entre les Français et les Allemands. Puis d'une façon un peu théâtrale, mais bien faite pour frapper un être simple, il se met au garde-à-vous, le salue et lui serre la main.

Le Russe pleurait. Bien certainement, il n'oubliera jamais ni sa capture par les maquisards, ni sa libération, ni la générosité française.

Alors seulement, il consent à manger et à boire.

---

## Sur le champ de bataille

---

En cette fin d'après-midi du 23 août, vers 18 heures, quelques personnes décident de sauver du pillage une partie du butin de Corbelin. Monsieur Honegger attèle sa charrette et, protégé par quelques F.F.I., une corvée composée entre autres de M. Bénard et de son commis, de MM. Bordeaux, July, P. Leberu et de moi-même, part pour le champ de bataille.

Entre la Boismillerie et Corbelin, à un tournant de la route, un fourgon éventré git éventré. On en retire un peu de tout : du matériel de transmission, des effets militaires, des grenades, etc. Notre voiture est vite chargée et un second voyage est décidé.

Enhardis par notre expédition sans incidents, des gens, dès qu'ils nous avaient vus revenir, étaient partis sur les lieux de combat. Déjà certains revenaient, pliants sous la charge de ce qu'ils avaient pu prendre. Mais leurs trouvailles ne vinrent jamais jusqu'à "l'entrepôt", pas plus d'ailleurs que les caisses de cigarettes, de boîtes de conserves, les sacs de sel, de sucre ou de pâtes, "récupérés" (au sens allemand du terme) par des gens peu scrupuleux. On dit même que certains n'avaient pas attendu la fin des escarmouches et que d'autres, pour en emmener davantage, sont venus avec des tombereaux.

Au cours de ce second voyage, notre charrette remonte plus loin, jusqu'à une maison située entre Corbelin et le Pavillon. Là, des chevaux éventrés gisent au milieu des voitures de toutes sortes plus ou moins endommagées.

Dans un petit bois, un Allemand, la cervelle broyée, dort de son dernier sommeil. Un autre, déjà verdâtre, une jambe arrachée, se trouve près du poste de secours installé dans la cave d'une maison miraculeusement épargnée.

Voilà comme Andrée Guillemin (12 ans) nous décrit le champ de bataille où les chevaux horriblement mutilés l'ont frappée plus que tout le reste. *"Il y avait des chevaux crevés. Certains avaient des balles dans le ventre ou des éclats d'obus ; les boyaux sortaient. Il y avait un Allemand de mort ; sa cervelle était enlevée ; il y avait plein de sang. Cela faisait de la peine de voir ces chevaux crevés et ces morts allemands".*

Comme la corvée se prépare à repartir, on entend soudain une vive fusillade en direction du Bois-Clair. On ne tarde pas à savoir de quoi il retourne. Les F.F.I., avec leur puissante Chrysler, s'étaient aventurés sur le petit chemin de Bel-Air et là avaient essuyé le feu des Allemands rescapés. Heureusement, les F.F.I. ne furent pas atteints et la Chrysler put faire demi-tour, non sans que ses mitraillettes n'eussent vigoureusement riposté au tir des Boches. La reconnaissance n'avait pas été vaine et les Américains prirent leurs dispositions.

---

## La nuit de la libération

---

Vers 20 heures, le temps qui avait été orageux toute la soirée s'assombrit soudain et un vent d'une violence inouïe d'élève du sud pendant que le tonnerre éclate tout proche avec un bruit peu rassurant d'obus. Comme pour augmenter la confusion, les canons américains se mettent à tirer sur Bel-Air et Courte-Épée. Mais l'orage, s'il est d'une violence rarement vue ici, se calme aussi vite qu'il est venu et la canonnade plus vite encore.

Toute la nuit, les Boches qui avaient pu s'échapper de Corbelin se sont fait des signaux et le lendemain, en maints endroits, on retrouva leurs traces dans les terres détrempées par la pluie. Certains seraient passés entre Maison-Rouge et les Fourneaux, d'autres vers Crachis, d'autres - les mêmes peut-être - vers la Sauvagerie.

Dès le soir, les F.F.I. avaient installé leur quartier général dans la classe. En manipulant un fusil, un coup part. La balle traverse le plafond, une cloison et vient rouler près de la porte de chambre ! Toute la nuit, ils montèrent la garde aux issues du village sans rien voir de suspect autre que des signaux.

Comme ils ignoraient si "la bataille de Corbelin" était définitivement terminée, la plupart des Grisellois passèrent la nuit à la cave. Première nuit de la libération assez inconfortable, voire même un peu inquiète, mais qui fut cependant très allègrement supportée par des gens trop énervés pour dormir beaucoup.

---

## Le départ des Américains

---

De bonne heure le matin du 24 août, on entend le fracas d'un convoi passant sur la place de Griselles : ce sont les Américains qui déjà partent de Bois-le-Roi.

Il pleut mais le mauvais temps n'empêche pas les curieux d'être nombreux sur la place. On salue infatigablement de deux doigts formant le V symbolique. Les Américains qui partent vers de nouveaux combats se montrent très généreux, surtout avec les jeunes filles qui ramassent paquets de cigarettes, de chewing-gum et de bonbons. Daniel Gaugé qui *"était à côté de la route pour les regarder passer et leur dire bonjour, a reçu une boîte de conserves. Dedans il y avait des morceaux de sucre, 3 caramels et des gâteaux"*. Robert Fiette, lui, a remarqué que *"les Américains fument beaucoup de cigarettes, mâchent tout le temps du chewing-gum et qu'ils en donnent à tout le monde"*.

Pas un Américain n'est à pied et presque tous les véhicules ont la radio : c'est l'armée moderne dans toute sa puissance. Quel contraste avec le lamentable détachement allemand de lundi.

Jeeps trapues et nerveuses, camions de transport, autos blindées de reconnaissance, tanks de 60 tonnes se succèdent pour ainsi dire sans interruption, de 8 heures du matin à une heure de l'après-midi. Comme l'a remarqué Gisèle Bille (12 ans), *"tous les véhicules régulièrement espacés vont à la même vitesse"*. *"Les camions, hauts sur roues, ont tous l'étoile blanche"* note Daniel Gaugé. *"Au dessus de la cabine du conducteur, il y a une mitrailleuse contre avions"* a observé Roger Gaugé pendant que Denis Forton signale *"qu'une pelle et une pioche sont fixées sur le côté de tous les camions"*. Madeleine Deloince, elle, a vu plus d'une fois sur les camions un nom de village ou *"Vive la France"* ou *"Vive l'Amérique"*.

*"Les gros tanks de 60 tonnes, hauts comme le plafond de la classe (4 mètres) ont derrière une grande toile cirée rouge pour que les avions voient bien que c'est des Américains"* dit Andrée Guillemain. Roger Gaugé lui a noté que *"leurs chenilles ont des crampons de 4 ou 5 centimètres d'épaisseur"*. Madeleine Deloince à Bois-le-Roi a pu regarder à l'intérieur d'un de ces mastodontes. *"Il y a, dit-elle, 2 ou 3 canons et des banquettes bien rembourrées pour s'asseoir"*.

*"Les Jeeps, nous dit Robert Bouchet, se fauillent entre les tanks et les camions comme des couleuvres dans l'herbe"*.

Mais quand tout le convoi a été passé, on aurait cru que la charrue avait labouré la route.

Les premiers chars à qui la présence d'Allemands dans le Bois-Planté avait été signalée préviennent par radio les artilleurs restés en batterie à Bois-le-Roi. Immédiatement, ceux-ci envoient quelques obus dont la trajectoire est mal calculée car ils vont exploser tout près de la Sauvagerie et d'Ambreville. Les tanks vont patrouiller autour du bois mais ils ne voient rien et sans attendre ils continuent leur route.

Pendant ce temps, l'infatigable madame Fournillon raconte comment avec un jeune homme de Ferrières, elle a fait une cinquantaine de prisonniers à Courte-Épée. *"Ils voulaient se rendre mais personne n'osait aller les chercher. Alors, nous y sommes allées et nous les avons ramenés ..."*.

Dans la matinée, une Jeep s'est arrêtée à la mairie. Le commandant qui en descend envoie chercher le maire pour lui remettre quelques affiches - les premières paperasses de la Libération.

Vers la fin de la matinée enfin, on amène de Champdonné un nouveau prisonnier. Il se dit Lorrain. Il est jeune. Il parle fort bien le Français avec l'accent un peu rude de là-bas. De confiance et sans plus de formalités, il est immédiatement embrigadé dans les F.F.I. !

---

## Le comité d'accueil

---

A 11 heures, se réunit à la mairie le "Comité d'Accueil aux Américains", un peu arbitrairement composé peut-être, mais plein de bonne volonté. Entre autres choses, on y décide :

- 1- de faire abattre deux chevaux grièvement blessés et de distribuer gratuitement la viande à la population. Ceci sera fait dès le lendemain sous le contrôle de MM. Forton et Fleury.
- 2- de recenser les chevaux encore vivants et de les immatriculer. M. Bénard et ses ouvriers, MM. Fleury, Raymond Lachaussée et moi-même nous chargeons de l'entreprise qui sera menée à bonne fin en deux ou trois jours.
- 3- de faire moudre au taux d'avant-guerre pour donner du pain blanc à toute la population. Cette décision rencontrera des difficultés et se sera pas appliquée.
- 4- de continuer la récupération du butin sous la conduite de M. Lebeau. Ceci non plus ne se fera pas.
- 5- d'organiser une petite manifestation de sympathie à l'adresse de nos libérateurs (c'était en somme le but officiel de ce Comité). Mais à l'heure où l'on palabre, sans rien décider d'ailleurs, la plupart des Américains quittent la commune et la manifestation envisagée n'a pas lieu.

Faisaient partie de ce Comité d'Accueil : MM. Paul Lebeau, René Lepage, Forton, Huguet, Bénard, Fleury, Honegger, Martin, Chatain, R. Lachaussée et moi-même.

Les "Commissions" se mettent immédiatement au travail. La "Commission des chevaux" dont je fais partie s'organise. M. Bénard aidé de MM. Deslandes, Georges, Lachaussée, Fleury et de deux commis marque les chevaux au sabot, au fer rouge. Pendant ce temps, je note sommairement la description des bêtes, description que me dictent des gens plus compétents que moi dans l'art chevalin.

Le Maire, qui ne quitte plus son domicile, donne par écrit son approbation pour l'attribution provisoire des chevaux. A mon avis, il l'accorde un peu trop généreusement, surtout quand il s'agit d'étrangers plus ou moins connus et de gens venus parfois d'assez loin de Griselles. Ce papier officiel sert de laissez-passer pour ceux qui quittent le territoire de la commune.

En regard du numéro matricule de la bête et de son signalement, j'inscris le nom et l'adresse de celui qui la prend en charge. Là se réduisent les formalités pour les personnes connus. Pour les autres, outre les pièces d'identité, on exige une signature. Rapidement, on l'espère, parviendront des instructions officielles qui régulariseront les mesures provisoires et urgentes que nous avons prises.

Notre système tout imparfait qu'il soit, rend tout de même quelques services et nous avons le plaisir de faire retrouver rapidement plusieurs chevaux appartenant à des cultivateurs de l'Yonne. Les Boches les leur avaient réquisitionnés le dimanche ou le lundi. Grâce à la description des bêtes récupérées, nous pouvons très vite confronter le

signalement des bêtes perdues et des bêtes trouvées et limiter au maximum les recherches.

En échange de la bête qu'ils emmènent, les cultivateurs remettent les bons de réquisition plus ou moins fantaisistes que les Boches leur avaient laissés.

Les chevaux dont personne n'a voulu, soit parce qu'ils sont blessés, soit parce qu'il s'agit de chevaux de selle, sont parqués sous le grand hangar de M. Canault. A un moment donné, il y en aura près d'une quarantaine. Les plus atteints sont rassemblés dans une petite bergerie où le vétérinaire viendra les soigner quelques jours plus tard.

Dans la soirée du jeudi, deux bêtes assez sérieusement blessées sont conduites à La Selle-sur-le-Bied pour y être abattues et distribuées gratuitement. Ferrières aussi profitera d'une pareille aubaine.

Rien qu'à Griselles, on a recensé 101 chevaux et mulets vivants, soit au cours officieux de 1944, pour la bagatelle de près de 10 millions. Il est juste de reconnaître pourtant que certains chevaux sont blessés. A ce nombre de 101, il faut ajouter 26 chevaux tués sur le champ de bataille à Corbelin, qui ont été enterrés sur place par la plupart des hommes valides de la commune. Un peu plus tard à ce qu'on m'a dit, les gendarmes de Ferrières ont encore retrouvé une dizaine d'autres chevaux directement récupérés par des gens de Puy-la-Laude.

---